8.

LE LIVRE

DE

M. ERNEST RENAN

SUR

LA VIE DE JÉSUS

SE VEND AU PROFIT

D'UNE

PAUVRE ÉGLISE DE VILLAGE

PARIS.—Imp. de L. TINTERLIN, et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

LE LIVRE

DE

M. E. RENAN

SUR

LA VIE DE JÉSUS

PAR

M. LAURENTIE



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.
ET AUX BUREAUX DU JOURNAL *l'Union*, 2, RUE DE LA VRILLIÈRE

1863

Mes amis ont jugé utile de réunir dans un petit volume les articles consacrés dans le journal l'*Union* à l'examen du livre de M. Renan : *La vie de Jésus.*

Je souhaite que leur vœu ne soit pas trompé, et que le public sérieux accrédite par son suffrage ma protestation contre ce mauvais livre.

Je l'avais lu avec douleur; en le jugeant avec calme, je suis resté sous l'impression de la pitié. Il faut plaindre une âme qui, ayant connu la lumière, se détourne vers les ténèbres, et qui, ayant été nourrie dans le Christianisme, corrompt les biens qu'elle en a reçus et les fait servir à la perversion d'autrui.

Il y a là je ne sais quoi de triste et de fatal, par où se révèle une certaine ingratitude du cœur, pire que le trouble de la volonté et de la raison.

Et c'est ce qui appelle surtout la pitié.

Le temps présent se plaît à ces spectacles d'infidélité, indice déplorable de sa propre défaillance! Tant que le philosophe, le moraliste ou le poëte garde en ses écrits le respect des choses qui avaient guidé ses premiers pas dans la vie, il est inaperçu, s'il n'est pas bafoué, par les faiseurs de renommée; mais dès qu'il se trahit lui-même en trahissant la foi de son enfance et de sa jeunesse, dès qu'il fait effort pour cesser de croire à ce qui l'a fait homme, à cette heure il commence à mériter de la gloire. Si M. Renan avait gardé au service de l'Église les commencements d'instruction qu'il avait reçus des doctes Sulpiciens, ses maîtres, il n'eût été qu'un clérical vulgaire; il en a fait le point de départ d'une érudition ébauchée, tournée à la fois contre la Religion, le bon sens et l'Histoire, et aussitôt les honneurs ont paré son front; il est à l'Institut, il est au Collége de France, et il n'est pas sans péril de contester une popularité, qui est comme une insulte délibérée à la conscience, chrétienne encore, de son pays.

C'est là, dis-je, ce qui met le comble à la douleur; et c'est aussi par là que je me suis proposé de juger la portée du livre de M. Renan.

Ce que j'ai dû voir avant tout, c'est ce qu'il a de faux et de chimérique dans sa conception générale. Les détails de critique auraient été infinis; car chaque ligne est une erreur ou une rêverie, et c'est ce qui sera démontré par d'autres, j'espère; car il importe de mettre à découvert la tromperie d'une érudition qui corrompt les textes, qui voile le vrai, qui vit de redites, et abuse de la crédulité d'un public sans méditation et sans études.

Le plus pressé, c'était donc de montrer la chimère de ce roman; c'est par son ensemble qu'il veut être surtout une séduction; M. Renan a écrit une légende et non pas une exégèse; il n'est ni un savant ni un logicien, c'est un poëte, et son poëme est une folie.

D'autres questions devront naître de cet exemple d'une œuvre sceptique, si bruyamment applaudie, et d'abord celle de savoir ce qui manque à l'éducation d'une société qui n'a de gloire que pour ce qui la corrompt.

Ici qu'un seul mot suffise. Les gens de bien, et même les lettrés catholiques, ont peut-être à faire un retour sur eux-mêmes; ils ont parfois affecté d'honorer les talents impies; ils se croyaient généreux; qu'ils voient si leur indulgence n'a pas été une complicité.

M. Renan lui-même, n'est-il pas de ceux qu'on a grandis de la sorte? Quoi qu'il en soit, son œuvre, fût-elle encore plus futile, devient funeste par le crédit donné depuis quarante ans à tout ce qui est en sens inverse du bon sens et de la foi.

Qu'il ne suffise donc pas à présent de dédaigner de tels écrits : mais que tous les esprits virils cherchent de concert s'ils ne sont pas l'expression d'une société déchue, et s'il n'est pas urgent de la fortifier par des études meilleures et aussi par des livres plus médités contre les corrupteurs, dont tout l'art est d'éteindre la foi dans les âmes, comme si toute la philosophie était désormais d'absoudre les impiétés et de donner de la sécurité aux crimes et aux débauches.

LE LIVRE

DE

M. ERNEST RENAN

SUR

LA VIE DE JÉSUS

I

A mesure que je lisais ce livre, glorifié d'avance par les lettrés, grands et petits, qui espèrent venir à bout de la religion de Jésus-Christ, je me sentais pris d'une amère pitié pour le temps présent. Je gémissais sur l'écrivain et sur son œuvre; mais je gémissais bien plus encore sur une époque qui n'a d'assentiment et de glorification que pour ce qui l'égare et la pervertit.

Chaque temps a eu de ces préférences pour le mal; mais, parfois, le mal s'est rendu séducteur par le génie, sorte d'excuse pour ceux qui l'aiment. Présentement, le mal a tout son charme en lui-même. Le sceptique, l'athée, le libre penseur, pour s'emparer de l'enthousiasme des foules, n'a besoin ni d'artifice, ni de poésie, ni de savoir; l'ignorance contemporaine fait tout son empire; de là la banalité des livres impies de notre époque; ils sont médiocres, ils sont imitateurs, plagiaires, puérils; ils n'ont ni invention, ni logique; ils rajeunissent tout au

plus de vieux sophismes, et c'est tout ce qu'il faut à une société formée loin de la notion et de la méditation du vrai, et disposée par toute son éducation à n'aimer et à ne goûter que le vice.

Tel est le caractère de la littérature anti-chrétienne de ce temps; telle est aussi la raison de la popularité qui est acquise à ses œuvres.

Le livre de M. Renan répond mieux que tout autre à ce caractère contemporain; il est détestable, mais il est frivole; ce n'est ni une controverse ni une histoire, c'est une fiction; ce n'est pas une œuvre de critique, c'est une œuvre de fantaisie; il remplit ainsi toutes les conditions d'un livre impie, fait pour une société qui se croit incrédule parce qu'elle est ignorante. Supposez un tel livre jeté au milieu d'une société sérieuse et savante, en face de Descartes et de Pascal, d'Euler ou de Leibnitz : le dédain de ces grands esprits ne descendrait pas jusqu'à lui. Mais à une société dont toute la culture morale est dans le drame et le roman, que faut-il, sinon de la frivolité dans le doute, des imaginations de rêverie pour tout semblant d'indépendance et de nouveauté?

L'*Union* a déjà laissé échapper un noble cri de courroux à l'apparition de ce livre; et peut-être était-ce tout ce qui était dû d'attention à une œuvre qui vient s'ajouter à tant d'autres, et, comme les autres, laissera debout la divine immortalité de notre loi. Mais ne faut-il pas montrer à quel abîme peut descendre, je ne dis pas le scepticisme, mais la crédulité philosophique? C'est ici une étude douloureuse; elle peut mettre à découvert le vide d'une âme que la religion avait formée, et qui, privée de lumière, s'en va errante dans les *lieux déserts* où s'agite la raison solitaire; elle peut aussi faire comprendre ce qui manquerait au monde s'il dépendait des rêveurs de lui ôter la foi qui le guide, à savoir cette divinité de Jésus-Christ, sans laquelle l'ordre chrétien, le seul qu'on puisse à bon droit appeler la civilisation, ne serait qu'une chimère et une imposture.

La Vie de Jésus repose sur cette seule donnée : que Jésus est le plus grand personnage qui ait paru dans l'histoire; mais que ce personnage est un homme; ce qui implique aussitôt des

contradictions dont l'énormité fait tressaillir et révolte la raison comme la foi.

Il serait long de relever tout ce qui, dans cette œuvre, choque et renverse la logique ; ce serait un livre entier, et non pas un article de journal à écrire. Saisissons l'erreur en ce qu'elle a de plus saillant :

Dès le début, M. Renan fait du Christianisme une révolution sans rapport avec l'histoire antérieure du monde ; c'est un fait de religion, préconçu et accompli par un homme ; ce fait, dit-il, « eut lieu sous les règnes d'Auguste et de Tibère. Alors vécut une personne supérieure qui, par son *initiative* hardie et par l'*amour qu'elle sut inspirer*, créa l'*objet* et posa le *point de départ* de la *foi future* de l'humanité » !

Voilà tout le livre, et tout est dans ce premier déni de la vérité et du bon sens.

Remarquez que Jésus, en tant que *personne supérieure*, n'a point eu d'*initiative* à exercer dans le sens humain de ce mot ; que rien dans sa vie n'indique une volonté propre de s'attirer l'*amour*, et par l'*amour* d'accréditer un dessein, *hardi* ou non, ou, comme parlent aujourd'hui les sophistes sans idées, de *créer un objet*, et *de poser un point* de *départ à la foi future de l'humanité.* Tout dans Jésus, au contraire, révèle une volonté soumise à un dessein supérieur, ce qui est l'inverse d'une *initiative* délibérée ; et puisque M. Renan ne rejette pas l'Évangile et qu'il en fait la base de ses récits, ce qui dans l'Évangile est surtout manifeste, c'est la volonté de Jésus d'être obéissant à la *volonté de son père.* Otez ce caractère d'abnégation, de soumission, de sacrifice de Jésus, et vous n'avez plus qu'un entrepreneur de religion, en des conditions telles que son dessein serait à la fois un dessein de fourbe et d'insensé, et que sa réussite serait le plus inexplicable de tous les prodiges.

Et c'est aussi ce qui ressort du livre de M. Renan. Plus il veut que Jésus soit homme, et homme seulement, plus il le fait Dieu. Comment, sans cela, se rendre compte de son adoration et de son enthousiasme ; M. Renan consent-il à n'être qu'un fanatique et un visionnaire ?

Son application n'en est pas moins de dépouiller Jésus de ce

qui fait de lui autre chose qu'un initiateur, semblable, quoique supérieur, à tous les inventeurs de religion. Il commence par le détacher de tous les souvenirs qui d'avance avaient consacré sa mission. Et d'abord il ne veut pas qu'il soit né à Bethléem, mais à Nazareth ; Bethléem n'est pas désigné dans le Talmud. Et voilà Bethléem (écrivons Bethléhem pour imiter l'érudit) voilà Bethléhem, au nom du Talmud, retranché de l'histoire de Jésus.

Il dit en note : « Le recensement opéré par Quirinius, auquel la *Légende* rattache le voyage de Bethléhem, est postérieur d'au moins dix ans à l'année où, selon Luc et Mathieu, Jésus serait né. »

Il veut que les deux évangélistes, se trompant de dix ans sur sa naissance, se soient aussi trompés sur le lieu où il est né. Mais il y eut deux recensements — et il le sait bien ! — Le premier lorsque Sentius Saturninus, étant gouverneur de Syrie, Quirinius alla présider au dénombrement de la Judée ; le second, dix ans après, c'est-à-dire lorsqu'Archélaüs, fils du vieux Hérode, ayant été dépossédé, la Judée, réduite en province, fut gouvernée par un envoyé de César. Or c'est du premier recensement que parlent les évangélistes, et c'est alors que Marie et Joseph allèrent se faire inscrire à Bethléhem, qui était la ville de leur tribu.

Ceci paraît énorme à M. Renan ! Il ne veut pas que Jésus soit de la famille de David. « En eût-il été, ajoute-t-il, on ne concevrait pas que ses parents eussent été forcés, pour une opération purement cadastrale et financière, de venir s'inscrire au lieu d'où leurs ancêtres étaient sortis depuis mille ans. En leur imposant une telle obligation, l'autorité romaine aurait sanctionné des prétentions pour elle pleines de menaces. »

Telle est la logique du sceptique. *On ne concevrait pas!* c'est toute la raison d'une assertion arbitraire contre l'histoire. Mais d'abord l'autorité romaine n'imposait qu'une chose, le dénombrement ; chacun allait s'inscrire librement à sa tribu. Et en second lieu, voyez-vous l'autorité romaine qui s'alarme si Joseph et Marie vont s'inscrire à la tribu qui rappelait la descendance d'une royauté depuis mille ans disparue ? Est-ce que pour Rome

cette descendance antique était seulement entrevue? Et qu'aurait-ce pu être pour Auguste, maître du monde, que des *prétentions pleines de menaces*, lorsqu'il s'agissait d'une humble famille d'ouvriers, qui se souvenait à peine elle-même de ses origines et ne savait encore rien de précis sur la nouveauté de ses destinées.

Voilà pourtant sur quoi M. Renan bâtit sa fable! Il n'est pas dans son livre une négation historique qui ne soit aussi futile, qui ne soit plus futile encore que cette assertion préliminaire sur Bethléhem.

Partout, M. Renan allègue; nulle part il ne démontre; en un mot, c'est un roman qu'il écrit, et, charmé le premier, il faut le croire, par ses inventions, il n'a d'autre soin que de les entourer d'une forme de style qui soit une séduction suffisante pour la futilité de ceux qui le liront comme une légende mythologique.

Que d'exemples à produire! Je vais être contraint de me borner à quelques-uns.

Voici donc cette *personne supérieure* qui va *poser le point de départ de la foi future de l'humanité!* Comme M. Renan l'a fait naître à Nazareth, il lui faut un Nazareth riant et pittoresque, pour en faire sortir l'explication de toute son histoire; c'est au milieu des charmes d'une nature splendide que l'initiateur aura dû concevoir et mûrir son hardi dessein de Révolution; et trois pages de description prétentieuse répondent à cette pensée, qui veut être profonde et presque prophétique. « Là, dit M. Renan, sur cette terre où dorment le charpentier Joseph et des milliers de Nazaréens oubliés qui n'ont pas franchi l'horizon de leur vallée, le philosophe serait mieux placé qu'en aucun lieu du monde pour contempler le cours des choses humaines, se consoler de leur contingence, se rassurer sur le but divin que le monde poursuit à travers d'innombrables défaillances et nonobstant l'universelle vanité. » Mais que veut-il dire avec sa *contingence des choses humaines dont le philosophe ne saurait se consoler* nulle part aussi bien qu'à Nazareth? n'est-ce qu'à Nazareth que le philosophe ira se *rassurer sur le but divin?* et enfin quel est ce *but divin* que poursuit le

monde, *nonobstant l'universelle vanité?* M. Renan, je pense, ne s'entend pas; il n'est sûr de sa langue que lorsqu'il est tout à fait romancier.

Toujours est-il que pour M. Renan, Nazareth est prédestiné; « cette nature à la fois riante et grandiose fut toute l'éducation de Jésus. » Il veut que la contemplation de la nature ait suffi à inspirer l'initiateur; mais ici se découvre l'incroyable, le mystérieux, le miraculeux de l'invention romanesque de M. Renan. « Jésus apprit à lire et à écrire, dit-il, sans doute selon la méthode de l'Orient, consistant à mettre entre les mains de l'enfant un livre qu'il répète en cadence avec ses petits camarades, jusqu'à ce qu'il le sache par cœur. » Admirez le détail pédagogique de l'érudit! Il continue : « Il est douteux pourtant qu'il comprît bien les écrits hébreux dans leur langue originale... Ce serait une grande erreur cependant de s'imaginer que Jésus fût ce que nous appelons un ignorant. » M. Renan distingue l'ignorance orientale de l'ignorance de nos jours. L'ignorance orientale, dit-il, « est la condition des grandes choses et de la grande originalité ». Ceci touche à l'illuminisme. Suivons. « Il n'est pas probable qu'il ait su le grec... à plus forte raison n'eut-il aucune connaissance de la culture grecque... ni directement, ni indirectement, aucun élément de culture hellénique ne parvint jusqu'à Jésus. »

Eh bien! que conclure? Jésus n'est pas ce que *nous appelons* un *ignorant*, mais il ne sait rien du monde qu'il veut transformer; il ne sait pas même la langue originale des livres des Hébreux; seulement il en admire la poésie, qui d'elle-même « se révèle pleinement à son beau génie ». Et c'est dans ces conditions qu'il conçoit son *initiative hardie*, et qu'il *pose le point de départ de la foi future de l'humanité.* Mais ceci, philosophe, c'est de la folie pure! Pour avoir l'idée de transformer le monde, encore faut-il le connaître; or, vous dites : « Qu'il n'eut aucune connaissance de l'état général du monde, c'est ce qui résulte de chaque trait de ses discours les plus authentiques. » Et vous ajoutez : « Il n'eut aucune idée précise de la puissance romaine; le nom de « César » seul parvint jusqu'à lui. » Et encore : « Il resta toujours près de la nature. La cour

des rois lui apparaissait comme un lieu où les gens ont de beaux habits. Les charmantes impossibilités dont fourmillent ses paraboles, quand il met en scène les rois et les puissants, prouvent qu'il ne conçut jamais la société aristocratique que comme un jeune villageois qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté. Encore moins connut-il l'*idée* nouvelle, *créée* par la science grecque (l'*idée créée!* c'est la grande langue du progrès!), base de toute philosophie, et que la science moderne a hautement confirmée, l'exclusion des dieux capricieux auxquels la naïve croyance des vieux âges attribuait le gouvernement de l'univers. » Et enfin : « Jésus ne sut rien de ce progrès. Quoique né à une époque où le principe de la science positive était déjà proclamé, il vécut en plein surnaturel. »

Je n'argumente pas, je cite.

Voilà, dis-je, cet *homme*, qui ne sait rien de l'histoire, rien de la science, rien de la culture grecque, rien de l'*idée créée*, rien de la cour des rois, rien du *progrès;* c'est cet *homme*, un villageois mystique renfermé en lui-même, vivant à la fois *près de la nature*, et *en plein surnaturel*, c'est-à-dire un rêveur, un illuminé, dont la *nature rieuse et grandiose de Nazareth fut toute l'éducation*, c'est cet homme qui, ne soupçonnant ni l'existence ni l'état des peuples, va entreprendre d'en renouveler les lois, les conditions et la vie par la plus étonnante et la plus permanente des révolutions !

Encore une fois, c'est ici de la folie pure. Il suffit d'exposer cette fantaisie de poëte ; la critique n'a pas de prise sur les chimères.

Il faut pourtant supposer que M. Renan a quelque soupçon de ce que sa fable a d'insensé, car il veut en expliquer le prodige, et voici comment.

Jésus ayant conçu, dans sa rêverie solitaire, le plan de cette transformation de l'humanité qu'il ne connaît pas, n'aura besoin, pour l'accomplir, que de sa croyance au surnaturel ; mais c'est ici une complication de la folie par l'absurde. Écoutez !

« Le merveilleux n'était pas pour lui l'exceptionnel, c'était l'état normal. La notion du surnaturel, avec ses impossibilités, n'apparaît que le jour où naît la science expérimentale de la

nature. » La doctrine est connue! La science expérimentale de la nature est née d'hier; les siècles ont coulé sur les têtes humaines, sans qu'elles aient expérimenté la nature et la marche de ses lois? passons. « L'homme étranger à toute idée de physique, qui croit qu'en priant il change la marche des nuages, arrête la maladie et la mort même, ne trouve dans le miracle rien d'extraordinaire, puisque le cours entier des choses est pour lui le résultat de volontés libres de la divinité. Cet état intellectuel fut toujours celui de Jésus. » Qu'est-ce à dire? Jésus, cette *personne supérieure*, dont l'*état intellectuel* fut constamment de croire à la puissance de la prière et aussi à la libre souveraineté de Dieu sur la nature, c'est-à-dire de croire au miracle, Jésus, étranger à *la science expérimentale*, fut donc un esprit vulgaire, un villageois imbécile! N'est-ce pas l'induction rigoureuse de M. Renan? Non pas! « Dans sa grande âme, dit-il, une telle croyance produisit des effets tout opposés à ceux où arrivait le vulgaire. » Mais qu'importent les effets, sophiste? La croyance n'en est pas moins ce qu'elle est, une défaillance, une infirmité, un signe d'état mental en dehors des lois connues de l'ordre physique. Écoutons encore! « Chez le vulgaire, la foi à l'action particulière de Dieu amenait une crédulité niaise et des duperies de charlatans. Chez lui, elle tenait à une *notion profonde* des *rapports familiers* de l'homme avec Dieu et à une *croyance exagérée dans le pouvoir* de l'homme; *belles erreurs* qui furent le principe de sa force; car si elles devaient un jour le mettre en défaut aux yeux du physicien et du chimiste, elles lui donnaient sur son temps une force dont aucun individu n'a disposé avant lui et depuis. »

C'est donc là tout le mystère! *chez le vulgaire*, la foi au miracle est niaise; elle *amène des duperies de charlatans;* chez LUI elle tient à une *notion profonde des rapports familiers de l'homme avec Dieu!* Comprenez-vous? il y a donc des *rapports familiers* de l'homme avec Dieu! et qu'est-ce que ces rapports? et comment Jésus, s'il n'est qu'un homme, les connaît-il? et si la notion prétendue de ces rapports et de ces rapports *familiers* encore, n'est qu'une *erreur*, comment cette *erreur*, fût-elle la plus *belle des erreurs*, peut-elle être le *principe d'une force*,

et de la plus grande *force* connue, à moins qu'à son tour cette force ne résulte d'une crédulité *niaise*, effet d'une duperie, que nulle *duperie de charlatans* n'aurait jamais égalée?

Vraiment la plume s'arrête !... et le gémissement fait place à la stupeur, devant ce grand abaissement de la raison d'un homme faisant effort pour se tromper lui-même et tromper les autres avec un appareil de mots qui ne savent pas même ressembler à du sophisme.

Ne vais-je pas cependant suivre ce pauvre esprit troublé en sa route désolée? Il le faut, ne fût-ce que pour apprendre à connaître de plus en plus le temps où nous vivons. Car cet homme qui se joue du bon sens aussi bien que de la foi des siècles, cet homme est applaudi par ceux qui disposent des honneurs et des renommées. N'est-ce donc pas un signe de nos décadences qu'il suffise de se mettre en dehors du Christianisme pour être assuré de la gloire? Quelle lueur sur la France! et quel présage si, à la place du Dieu qu'elle adore, on lui fait un dieu légendaire, imitation puérile des mythologies idolâtriques que la croix a chassées de la terre !

II

Ce n'est pas sans une amère tristesse que je suis le romancier dans son œuvre lamentable. A mesure qu'il avance, devant lui s'élargit l'abîme, et visiblement l'abîme lui fait peur.

L'abîme, c'est le mystère de sa fable. Une Révolution immense a transformé l'humanité, et il la veut expliquer, je l'ai dit, mais par une cause incroyable, par l'action délibérée d'un homme qui n'aurait eu rien en sa nature d'homme pour la produire, bien plus, qui n'aurait eu rien en son intelligence pour la concevoir.

C'est en regard de cette énorme chimère que la raison du romancier s'étonne et se trouble ; et il faut voir à quoi il se prend pour s'affermir contre son imagination effarée.

Ordre d'idées au sein duquel se développa Jésus! tel est le titre d'un chapitre d'où il entend faire jaillir la lumière sur ce grand prodige ; et le chapitre commence ainsi :

« Comme la terre refroidie ne permet plus de comprendre les phénomènes de la création primitive, parce que le feu qui la pénétrait s'est éteint, ainsi les explications réfléchies ont tou-

jours quelque chose d'insuffisant, quand il s'agit d'appliquer nos timides procédés d'induction aux révolutions des époques créatrices qui ont décidé du sort de l'humanité. Jésus vécut à un de ces moments où la partie de la vie publique se joue avec franchise, où l'enjeu de l'activité humaine est poussé au centuple. Tout grand rôle, alors, entraîne la mort; car de tels mouvements supposent une liberté et une absence de mesures préventives qui ne peuvent aller sans de terribles contre-poids. Maintenant l'homme risque peu et gagne peu. Aux époques héroïques de l'activité humaine, l'homme risque tout et gagne tout. Les bons et les méchants, ou du moins ceux qui se croient et que l'on croit tels, forment des armées opposées. On arrive par l'échafaud à l'apothéose ; les caractères ont des traits accusés, qui les gravent comme des types éternels dans la mémoire des hommes. Si l'on excepte la Révolution française, aucun milieu historique ne fut aussi propre que celui où se forma Jésus à développer ces forces cachées que l'humanité tient comme en réserve, et qu'elle ne laisse voir qu'à ses jours de fièvre et de péril. »

Tel est le début du chapitre IV; relisez, et dites si le philosophe s'entend ; et aussi dites si vous l'entendez !

Il y a des moments où la partie de la vie publique se joue avec franchise — où l'enjeu de l'activité humaine est poussé au centuple ; — tout grand rôle entraîne la mort ; — de tels mouvements (quels mouvements !) *supposent une liberté et une absence de mesures préventives qui ne peuvent aller sans de terribles contre-poids ; — l'homme risque peu et gagne peu !* Et le reste.

Qu'est-ce que cela? dis-je, sinon le signe d'une raison troublée? Que devient ici la langue avec sa précision ? Où est la logique avec sa clarté? où est l'idée nette avec son expression technique et lumineuse ! M. Renan ne se jette-t-il pas dans les nuages, parce que la pensée lui échappe ?

Remarquez qu'il essaie d'être modeste. Les *explications réfléchies sont insuffisantes quand il s'agit d'appliquer nos timides procédés d'induction aux révolutions des époques*

créatrices ! N'est-ce pas qu'il se défie de sa théorie romanesque sur la plus mystérieuse et aussi la plus éclatante de ces révolutions ?

Toutefois, cette révolution, il s'obstine à l'expliquer ; mais par des procédés d'hypothèse, puisque les *procédés d'induction* n'y suffisent pas. Voyons sa théorie.

Il ne croit pas au surnaturel, nous l'avons vu, parce que le surnaturel est la foi des *niais* et des *charlatans ;* mais il se plonge en un surnaturel cent fois plus extraordinaire (je ne dis pas cent fois plus *niais*, soyons poli !) que celui qu'il rejette au nom de la *science expérimentale de la nature ;* ce *surnaturel*, c'est une certaine *humanité* indéfinie, qui a des *forces cachées, qu'elle ne laisse voir qu'à ses* jours *de fièvre et de péril;* ce qui implique apparemment une humanité consciente d'elle-même, libre de sa volonté et de son action ; puissance singulière, celle-ci, qui dispose à son gré de ces *forces tenues en réserve*, et détermine les révolutions dont les *procédés timides d'induction* ne peuvent sans elle donner la raison. Ajoutez les *époques créatrices;* autre force secrète qui, jointe aux *forces cachées* de l'humanité, constitue un surnaturel manifeste, avec lequel le philosophe va se passer de la Providence, de son action et surtout de ses miracles. Telle est l'hypothèse.

Ne commencez-vous donc pas à croire à un état d'esprit défaillant, et pensez-vous que cette défaillance sera suffisamment dissimulée par un étalage de poésie germanique, au fond de laquelle il n'y aura que des mots ?

Tout d'ailleurs se résume en quelques lignes qui dispensent d'analyse : « Pour être disciple de Jésus, dit M. Renan, il ne fallait signer aucun formulaire, ni prononcer aucune profession de foi ; il ne fallait qu'une seule chose : s'attacher à lui, l'aimer. Il ne disputa jamais sur Dieu, car il le sentait directement en lui. L'écueil des subtilités métaphysiques, contre lequel le Christianisme alla heurter dès le troisième siècle, ne fut nullement posé par le fondateur. Jésus n'eut ni dogmes, ni système, mais une résolution personnelle fixe qui, ayant dépassé en intensité toute autre volonté créée, dirige encore à l'heure qu'il est les destinées de l'humanité. »

Voilà, dis-je, la théorie ; c'est ainsi que le sceptique supplée à l'insuffisance des procédés d'*induction*.

Or, que Jésus n'ait pas proposé de *formulaire*, cela s'entend : Jésus n'ouvrait pas une école de philosophe, il accomplissait des promesses connues ; il ne venait pas disputer sur Dieu, il venait le révéler. Ajoutez que ses prescriptions étaient définies, qu'elles ne souffraient pas la dispute, et que si la société spirituelle qu'il établissait n'était pas réglée par des *formules*, telles que l'esprit philosophique les veut aujourd'hui concevoir, elle n'en était pas moins fondée sur des lois précises, que ses disciples avaient pu saisir sans difficulté, et puis annoncer et appliquer universellement sans hésitation.

Mais la question capitale de M. Renan, n'est ni une question de *formules*, ni une question de *dogmes ;* que l'*écueil des subtilités métaphysiques du IIIe siècle* ne fasse pas perdre de vue la thèse principale du sceptique.

Il s'agit d'expliquer la *révolution* réalisée par une *personne supérieure*, qui n'est qu'un homme ; voilà toute la thèse.

« Jésus n'eut ni dogmes, ni système, mais une résolution *personnelle* fixe. »

Personnelle! assurément ; toute résolution est personnelle, et le romancier dont les adeptes et les naïfs vantent l'élégance, pouvait se dispenser de le dire. Ce qui reste donc, c'est une *résolution fixe ;* mais quelle *résolution !* Qu'est-ce que Jésus voulut faire ! quel fut son dessein? eut-il un dessein? Tout le récit préliminaire du romancier, on l'a vu dans le premier article, met Jésus en dehors du monde réel, en dehors de l'humanité connue ; Jésus ne sait rien de l'état des peuples ; a-t-il donc, peut-il avoir le dessein de les transformer ou de les conduire ? Nous voici encore et toujours en pleine chimère. Ajoutez qu'à supposer un dessein prémédité de s'emparer du monde moral, Jésus, *personne supérieure*, manque de tout ce qui peut réaliser sa pensée ; il n'a qu'une *résolution fixe*, et cette résolution a beau être *personnelle*, plus elle est personnelle, plus elle est défaillante, et surtout plus elle est inégale à l'œuvre gigantesque qu'il aurait conçue. Le romancier réplique : « Cette résolution *a dépassé en intensité toute autre volonté*

créée ! » Qu'en sait-il, si Jésus n'est qu'un homme ? et puis que fait ici l'intensité ? toute *résolution fixe* a son intensité propre, et le plus ou moins d'*intensité* ne fait ni l'énergie, ni surtout l'efficacité d'une volonté, lorsqu'elle se propose d'agir sur d'autres volontés, libres comme elle. Le sceptique se plonge donc en des impossibilités d'induction, qu'un peu de logique lui eût montrées et qu'une imagination de poëte et de rêveur pouvait seule ne pas entrevoir. Il ajoute que cette *résolution personnelle fixe*, *dirige encore, à l'heure qu'il est, les destinées de l'humanité.* Mais c'est choquer et renverser de plus en plus toutes les lois de sa *science expérimentale de la nature!* Comment ! une *résolution personnelle* a en soi une force propre, qui va jusqu'à *diriger les destinées de l'humanité!* c'est-à-dire jusqu'à maîtriser la liberté propre des hommes, et la liberté commune des peuples ! Et encore, quelle *résolution!* Une résolution sans *dogmes*, ni *formules*, c'est-à-dire une résolution indéfinie, n'ayant, à son point de départ, nulle conscience de son action, et néanmoins gardant cette action entière après deux mille ans ! Est-ce que la *science expérimentale de la nature* a saisi et formulé les lois en vertu desquelles une telle *résolution fixe* pourrait indéfiniment *diriger les destinées de l'humanité ?* Vous rejetez le surnaturel, sceptique ! Mais vous voilà dans un surnaturel monstrueux, puisque non-seulement il est hors de la nature, mais il la détruit.

Je pourrais, je devrais ne pas passer outre ; toute la théorie du roman est à découvert ; c'est une théorie d'illuminisme, qui met la fantaisie à la place des réalités de l'histoire, et au nom de la science plonge l'humanité dans un gouffre de ténèbres. Saisissons néanmoins encore, mais en courant, quelques traits de cette fiction, et voyons surtout comment le sceptique se condamne à définir le caractère moral de Jésus, de ce personnage qui, n'étant pas Dieu, va n'être, logiquement, qu'un fourbe ou un insensé.

Écartons ce qui n'est pas de la rêverie pure : « Toute sa puissance d'aimer se porta sur ce qu'il considérait comme sa vocation. — Le sentiment extrêmement délicat qu'on remarque en lui pour les femmes ne se sépara point du dévouement exclusif

qu'il avait pour son idée; — il fut sans doute plus aimé qu'il n'aima, etc., » formules de poëte, indignes ici de tout examen, mais trop dignes, hélas! de charmer une pauvre génération lettrée, dont l'intelligence ne va pas au delà de la philosophie des romanciers et des dramaturges.

Mais dans cette effusion mystique de mots sans idées, n'allons-nous pas saisir au moins quelque semblant de raisonnement sérieux?

« Le développement des produits vivants est partout le même, et il n'est pas douteux que la croissance d'une personnalité aussi puissante que celle de Jésus n'ait obéi à des lois très-rigoureuses. »

Voilà, dis-je, un semblant d'axiome scientifique! Jésus est un *produit vivant*, et cela du moins est heureux; quelques-uns en avaient fait un mythe, M. Renan en fait un *produit*. Comme *produit vivant*, Jésus obéit donc à des lois *très-rigoureuses de croissance*. La physiologie a droit de revendiquer cette découverte; elle est grande et féconde.

Or, c'est sur cette naïveté philosophique que se pose toute l'explication de la vie de Jésus, dans ce qu'elle a de plus merveilleux ou de plus divin.

Voyons donc à *quelles lois très-rigoureuses* obéit, sous ce rapport, la *personnalité de Jésus*. Nous entrons dans le mystère, et la langue prend un tour sibyllin.

« Une haute notion de la divinité, qu'il ne dut pas au judaïsme, et qui semble avoir été de toutes pièces la création de sa grande âme, fut en quelque sorte le principe de toute sa force. C'est ici, ajoute l'inspiré, qu'il nous faut renoncer aux idées qui nous sont familières et à ces discussions où *s'usent les petits esprits.* »

Ces mots de *petits esprits* ont un air hautain : cela va bien au sceptique; le sceptique est toujours un grand esprit. Mais le sceptique entend surtout, par *petits esprits*, ceux qui, jusque *dans le sein du rationalisme, étouffent le sentiment fécond de la divinité.* Les grands esprits créent Dieu; leur *sentiment est fécond; créer* Dieu, c'est le comprendre; c'est la thèse germani-

que; nous la tenions pour morte, il paraît qu'elle vit toujours; M. Renan est arriéré.

Or, *les hommes qui ont le plus hautement compris Dieu, ce sont Çakia-Mouni, Platon, saint Paul, saint François-d'Assise, saint Augustin à quelques heures de sa mobile vie.* « Les preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu, continue M. Renan, les eussent laissés indifférents. Ils sentaient le divin en eux mêmes. » Et M. Renan ajoute aussitôt : — « Au premier rang de cette grande famille de vrais fils de Dieu, il faut placer Jésus. » Ne faut-il pas du courage pour citer ce langage sans laisser échapper sa foi en éclats de colère! La pitié l'emporte; et puis n'est il pas nécessaire de montrer où va le délire? Suivons : « Jésus n'a pas de visions; Dieu ne lui parle pas comme à quelqu'un hors de lui; Dieu est en lui; il se sent avec Dieu, et il en tire de son cœur ce qu'il dit de son Père. Il vit au sein de Dieu, par une communication de tous les instants; il ne le voit pas, mais il l'entend, sans qu'il ait besoin de tonnerre et de buisson ardent comme Moïse... Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu. Il se croit en rapport direct avec Dieu, il se croit fils de Dieu. La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité, a été celle de Jésus... »

Continuerai-je? Il le faut.

« On comprend que Jésus, parlant d'une telle disposition d'âme, ne sera nullement un philosophe spéculatif comme Çakia-Mouni. Rien n'est plus loin de la théologie scolastique que l'Évangile. Les spéculations des Pères grecs sur l'essence divine viennent d'un tout autre esprit. Dieu conçu immédiatement comme père, voilà toute la théologie de Jésus... Il ne prêchait pas ses opinions, il se prêchait lui-même... Cette personnalité exaltée n'est pas l'égoïsme, car de tels hommes, possédés de leur idée, donnent leur vie de grand cœur pour sceller leur œuvre; c'est l'identification du Moi avec l'objet qu'il a embrassé, poussée à sa dernière limite. C'est l'orgueil pour ceux qui ne voient, dans l'apparition nouvelle, que la fantaisie personnelle du fondateur; c'est le doigt de Dieu pour ceux qui voient le résultat; le fou côtoie ici l'homme inspiré; seulement le fou ne réussit

jamais. Il n'a pas été donné, jusqu'ici, à l'égarement d'esprit, d'agir d'une façon sérieuse sur la marche de l'humanité! »

Maintenant, arrêtons-nous; nous avons tout le système. Jésus n'est pas Dieu, *il se croit le fils de Dieu ; il est au premier rang des vrais fils de Dieu; Dieu est en lui; il vit au sein de Dieu; et toute la théologie de Jésus est de concevoir Dieu immédiatement comme père; il ne prêche pas ses opinions, il se prêche lui-même.*

Or, la langue a des mots connus pour énoncer l'état mental d'un tel initiateur, et ces mots arrivent jusque sous la plume de M. Renan. « Le fou cotoie l'homme inspiré, » dit-il. Mais l'*homme inspiré*, même quand il n'est qu'un homme, suppose l'action directe et formelle de Dieu, non pas de Dieu *créé en soi* par une conception de visionnaire, mais de Dieu rendu présent par une manifestation distincte de la pensée propre de l'*inspiré* et de son action sur elle-même; et si l'*inspiré* n'est pas cela, c'est-à-dire si Dieu n'est pas son réel et direct *inspirateur*, s'il est seulement un homme *possédé de son idée et poussant à sa dernière limite l'identification du* MOI *avec l'objet qu'il a embrassé*, la langue alors a un autre terme, un terme rigoureux et fatal pour désigner cette nature d'*inspiré*, elle l'appelle du nom de FOU ; ou bien, s'il n'est pas *fou*, elle l'appelle *fourbe*, ce qui est pire. Et voilà le Jésus de M. Renan! *Le fou ne réussit jamais!* dit-il, comme pour tempérer l'énonciation de son terrible dilemme ; il ne voit pas que d'un mot il renverse sa théorie tout entière; si la réussite de l'initiateur, en effet, a été telle qu'elle a dépassé toutes les conjectures et tous les calculs du bon sens, c'est donc qu'il n'était pas un fou, c'est donc qu'il était un *inspiré*, et je dis un INSPIRÉ dans le sens le plus divin, indépendamment de toute notion chrétienne et dogmatique; car s'il n'était qu'un *inspiré* dans le sens mystique de M. Renan, c'est-à-dire *Fils de Dieu* comme Platon ou Çakia-Mouni, il ne serait encore qu'un halluciné, et nulle ruse de langage ne ferait que cet état d'illuminisme ne fût toujours un état de folie caractérisée.

Je demande pardon en gémissant de discuter ainsi la personnalité de JÉSUS; mais il s'agit ici du Jésus de M. Renan, un Jésus fabuleux et imaginaire, dont il faut bien faire justice pour ven-

ger la sainte réalité du Jésus que nous adorons. Quelle douleur et quelle honte! Voilà où en est venue la vieille France chrétienne avec ses études tronquées, et son enseignement sans foi, et ses académies sans doctrines, et sa libre pensée sans examen, et son érudition sans philosophie, et son progrès sans discussion et sans critique! Un livre, le plus vain des livres, s'en vient lui ôter, à cette France de Jésus-Christ, le fondement de sa foi et de son culte; et pensez-vous qu'il y ait quelque part de l'étonnement et de la douleur? L'Université va-t-elle s'émouvoir? La Sorbonne, avec son vieux souvenir de *concile permanent* des Gaules, va-t-elle frémir? Le Collége de France, avec sa tradition philosophique, va-t-il protester? L'Institut, avec son autorité officielle, va-t-il au moins examiner? A Dieu ne plaise! Le roman sceptique s'en ira, couronné de gloire académique et universitaire, étouffer ce qui reste de lumière antique au fond de nos générations ignorantes et énervées; et le seul éclat de courroux qui sera entendu, n'en doutez pas, tombera sur nous, adorateurs de ce Jésus, dont un romancier frivole nous aura fait un illuminé et un imposteur. Déjà ils l'ont écrit! *Le livre de M. Renan tombe sur les hypocrites.* Les hypocrites! c'est nous! Parce que nous sommes fidèles à Jésus, parce que nous gardons le temple, parce que nous restons debout autour de l'autel, c'est contre nous, hypocrites, qu'il faut accréditer et glorifier un livre qui, ôtant la foi du sein des peuples, laisserait aux corrompus la sécurité de l'athéisme et de la débauche.

II

Nous avons la théorie de M. Renan sur la personnalité de Jésus; quiconque a un reste de sens humain peut l'apprécier à présent; ce n'est pas une théorie de philosophe, c'est une imagination de poëte; ce n'est pas une recherche de libre penseur, c'est une rêvasserie de malade.

Il reste à connaître ses idées ou ses semblants d'idées sur la vie de Jésus ou sur sa carrière d'initiateur; ici la critique peut devenir superflue, le simple exposé est la plus lumineuse des appréciations.

Remarquez que M. Renan ne discute point; il écrit une légende, d'autres ont dit *un Evangile*; la profanation du langage est devenue une partie de notre littérature romanesque; le Christianisme est à présent une mythologie.

Pour M. Renan, tout se réduit à dégager l'histoire de Jésus de son caractère divin; et cependant, comme il affecte de faire de son Jésus une personnalité supérieure, il l'enveloppe de je ne sais quelle auréole vaporeuse, et, ne le voulant pas Dieu, lui voue un culte d'amour étrange, superstition idolâtrique,

par où il ravira d'aise la dévotion des ignares et l'ascétisme des corrompus.

« La conception réaliste de l'avénement divin, dit-il, n'a été qu'un nuage, une erreur passagère que la mort a fait oublier. »

Ce qui veut dire, dans une langue plus humaine, que Jésus s'est cru Dieu un moment, mais par une illusion, dites mieux, par une tromperie qui doit être oubliée devant la sérieuse réalité de sa mort. Mais quel que soit le tour du style de la légende, le Jésus de M. Renan est emprisonné dans ce dilemme : s'il n'est pas Dieu, il est un halluciné ou un imposteur.

Je continue.

« Le Jésus qui a fondé le vrai royaume de Dieu, le royaume des doux et des humbles, voilà le Jésus des premiers jours, jours chastes et sans mélange, où la voix de son Père retentissait en son sein avec un timbre plus doux. »

Ici, *la conception* réaliste *de l'avénement divin* est évanouie; le *nuage* est dissipé, l'*erreur* est *oubliée;* il ne reste qu'une idéalité de *jours chastes et sans mélange*, avec le *timbre plus doux de la voix du Père*. Et ne cherchez pas comment *la voix du Père retentit avec un timbre plus doux*! Cette langue n'est entendue que des ascétiques de notre littérature épurée; nous, qui croyons à la manifestation de la pensée par la parole, nous ne savons rien du mysticisme des timbres par où se révèlent aux privilégiés les secrets de l'harmonie des âmes.

« Il y eut alors, dit l'initié, quelques mois, une année peut-être (ceci est risible!), où Dieu habita vraiment sur la terre. »

Rêvons-nous! L'initié est-il sûr d'être en plein réveil? « Dieu habita vraiment sur la terre! UNE ANNÉE PEUT ÊTRE! » Mais il vient de dire que *la conception réaliste de l'avénement divin fut un nuage, une erreur;* comment donc fut elle une réalité, ne fût-ce qu'*une année peut-être*? ou bien qu'est-ce que cette habitation véritable de Dieu sur la terre? N'est-ce que de la poésie? Alors, poëte de l'idylle, ne touchez pas à l'histoire, ne touchez pas à la philosophie, ne touchez pas aux choses austères de la pensée et de la psychologie; vivez dans les fictions et bornez-vous à écouter le timbre de la voix du Père; soyez aussi un inspiré, vous n'êtes ni un logicien, ni un penseur.

« La voix du jeune charpentier prit tout à coup une douceur extraordinaire. Un charme infini s'exhalait de sa personne, et ceux qui l'avaient vu jusque-là ne le reconnaissaient plus. »

Le sceptique va nous surprendre de plus en plus. Voici qu'il se perd dans le vague le plus profond du mystère! Lui qui ne croit pas au *surnaturel*, il nous parle d'un *charme infini qui s'exhale de la personne de Jésus.*

Quelle est cette merveille, UN CHARME INFINI? Est-ce ici l'effet de quelque loi inconnue de la *science expérimentale de la nature*, devant laquelle a dû tomber de nos jours la foi des miracles. O malheur! d'avoir à relever des fantaisies de superstitieux. J'avais cru à un philosophe, j'ai devant moi un visionnaire ; je pensais discuter des doctrines, il me faut dissiper des ombres et des chimères.

Mais pourtant, çà et là, le dogmatisme essaie de se mêler à la fiction.

« Jamais, dit M. Renan, on ne fut moins prêtre que ne le fut Jésus, jamais plus ennemi des forces qui étouffent la religion sous prétexte de la protéger. »

Vais-je lui demander le sens caractéristique de ces grands mots de prêtre et de religion? Ce serait prendre au sérieux son caprice de poëte.

« Par là nous sommes tous ses disciples et ses continuateurs ; par là il a posé une pierre éternelle, fondement de la vraie religion... » Décidément il croit à une *vraie religion*! « Et si la religion est la chose essentielle de l'humanité, par là il a mérité le rang divin qu'on lui a décerné. »

Par là, c'est-à-dire parce qu'il n'a pas été prêtre et parce que nous ne sommes pas prêtres non plus, *par là nous sommes tous ses continuateurs et ses disciples.* Ne va-t-il pas aussi nous décerner le rang divin?

Voyons pourtant ce que M. Renan entend par l'éternité de cette religion, dont nous sommes tous les continuateurs.

« Une idée absolument neuve, l'idée d'un culte fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité humaine, faisait par lui son entrée dans le monde, idée tellement élevée que l'Eglise chrétienne devait sur ce point trahir complétement ses intentions, et

que de nos jours quelques âmes seulement sont capables de s'y prêter. »

Ne vous arrêtez pas à cette langue amphigourique!

Il dit encore : « Ce que Jésus a fondé, ce qui restera éternellement de lui, abstraction faite des imperfections qui se mêlent à toute chose réalisée par l'humanité, c'est la doctrine de la liberté des âmes. » Cette doctrine, ajoute-t-il, avait été soupçonnée par la Grèce ; or, « Jésus ne savait pas assez l'histoire pour comprendre combien une telle doctrine venait juste à son point, au moment où finissait la liberté républicaine ; mais son bon sens admirable et l'instinct vraiment prophétique qu'il avait de sa mission le guidèrent ici avec une merveilleuse sûreté. »

Résumons, s'il est possible : Jésus, cet *ignorant*, est divinateur ! il a un *instinct prophétique de sa mission* ! Il a donc une mission !

Mais ici tout est contradiction, et, voulant dogmatiser, le romancier déraisonne.

Si la mission de Jésus est réelle, elle doit être connue à des signes devant lesquels s'inclinera toute raison ; l'instinct personnel de l'envoyé ne suffira pas à l'accréditer ; et à supposer que cette mission se borne à la promulgation d'une *idée*, comme dit le romancier, encore faudra-t-il que cette *idée* soit publiquement et universellement enseignée ; ou bien s'il arrive qu'elle soit *tellement élevée* que la société qui se sera constituée pour la faire régner sur toute la terre trahisse *sur ce point* les intentions de l'initiateur, et, enfin, si *quelques âmes seulement sont capables de s'y prêter*, je demande au poëte de la légende s'il lui reste un rayon de logique, je lui demande comment il conçoit que cette idée toujours vivante doive continuer, après deux mille ans, à diriger *les destinées de l'humanité ;* et comment, enfin, *l'instinct prophétique* de Jésus aura pu lui faire pressentir, avec *une merveilleuse sûreté*, la permanence *éternelle* d'une idée qui ne devra se réaliser que par l'assentiment de *quelques âmes*, tandis qu'elle sera trahie par toutes les autres.

Mais je raisonne, et j'ai tort, contre le moins raisonneur, le plus frivole et le plus vaporeux des sceptiques.

On voit au moins que l'idée maîtresse du livre est de mettre l'Église chrétienne en dehors de la pensée de Jésus. M. Renan, nouvel initiateur, nous fait un Christianisme dégagé non-seulement des formes sous lesquelles il se présente et se perpétue dans l'Église chrétienne, mais dégagé même, c'est lui qui le dit, « des rêves que renfermait le programme de Jésus. » Et son enthousiasme pour la *personne supérieure* de Jésus ne souffre pas de ce dégagement éclectique; M. Renan, en effet, caresse plutôt qu'il n'attaque ses erreurs; il les explique, il les excuse, il les divinise : « Pour être juste envers les grands créateurs, dit-il, il ne faut pas s'arrêter aux préjugés qu'ils ont pu partager. Continuons, dit-il encore, d'admirer *la morale de l'Évangile*; supprimons dans nos instructions religieuses la chimère qui en fut l'âme; » (la chimère! la divinité de Jésus!) « Mais ne croyons pas qu'avec les simples idées de bonheur ou de moralité individuelle on remue le monde. L'idée de Jésus fut bien plus profonde, ce fut l'idée la plus révolutionnaire qui soit jamais éclose dans un cerveau humain; elle doit être prise dans son ensemble, et non avec ces suppressions timides qui en retranchent justement ce qui l'a rendue efficace pour la régénération de l'humanité. »

A la bonne heure! ceci s'entend; le rêveur est sorti de son nuage; il devient précis. « L'idée de Jésus fut la plus révolutionnaire qui soit jamais éclose dans un cerveau humain. » Mais cela avait été dit avant lui en un seul mot : le *sans-culotte Jésus* était connu; M. Renan se fait plagiaire des philosophes de la carmagnole.

Toutefois, le mythologue revient à sa langue de rêveur. « Obsédé d'une idée de plus en plus impérieuse et exclusive, dit-il, Jésus marchera désormais avec une sorte d'impassibilité fatale dans la voie que lui avaient tracée son étonnant génie et les circonstances extraordinaires où il vivait. »

Voici que maintenant *l'impassibilité de* Jésus *est fatale*; ce n'est donc pas à son idée propre qu'il obéit! Il n'est donc pas libre, puiqu'il est *obsédé*!

La plume se fatigue à cette nomenclature d'absurdités chimériques; or chaque ligne du livre porte la même empreinte de

rêverie et de mystère; et quelle douleur d'avoir à sonder ainsi le vide laissé dans une âme que la foi avait nourrie et d'où la lumière s'est retirée! M. Renan se fait-il illusion sur cet état de son esprit, et Dieu permet-il que l'homme descende assez bas dans les ténèbres pour ne pas les voir?

Arrivons à la vie active de Jésus ou à la manifestation de sa mission par des actes; ici l'examen devient rapide. Les actes de Jésus sont des actes humains, il n'y a plus de miracles, et le poëte va trouver en son imagination assez de souplesse pour dégager les récits de ce qui serait une violation de *la science expérimentale de la nature.* A la place, vous aurez une description fort imagée des lieux « où Jésus fonda son œuvre divine, » et cela suffit à l'explication de tous les prodiges. Vous aurez aussi un résumé idéal de l'enseignement de Jésus; l'auteur y trouve des analogies avec le Bouddhisme, mais il daigne penser « qu'il est difficile d'admettre qu'une influence bouddhique se soit exercée en ceci. » Il n'en est pas très-assuré. Puis viendra le prosélytisme de Jésus. Ici l'utopie est resplendissante. Les disciples sont des enfants dont la naïveté se laisse prendre à des images de nouveauté qu'ils ne comprennent pas; mais quel enthousiasme d'amour et quelles effusions de joie! « C'était l'enfance, en effet, dans sa *divine* spontanéité. (Remarquez que tout est DIVIN, excepté ce qui est de DIEU!) C'était l'enfance dans ses naïfs éblouissements de joie, qui prenait possession de la terre, » et M. Renan, dans une naïveté égale, couronne le tableau de ces extases par des paroles qui veulent être profondes et prophétiques: « Combien de temps dura cet enivrement? On l'ignore. Nul, pendant le cours de cette *magique* apparition (nous sommes dans la *magie* maintenant!) ne mesura plus le temps qu'on ne mesure un rêve. La durée fut suspendue; une semaine fut comme un siècle. »

Et vous croyez que ce n'est un rêve aussi que ce livre de M. Renan!

« Mais qu'il ait rempli des années ou des mois, le rêve fut si beau que l'humanité en a vécu depuis, et que notre consolation est encore d'en recueillir le parfum affaibli. » Non! ce n'est plus

ici du scepticisme, ce n'est pas non plus du mysticisme, c'est autre chose, et que chacun dise le mot.

Et maintenant faut-il parler des miracles? On voit assez que pour M. Renan, il ne saurait y avoir de miracles, il n'y a qu'une hallucination transformée bientôt en imposture, mais en imposture vertueuse et sublime.

« Les innocents aphorismes de son premier âge prophétique, dit-il, en partie empruntés aux Rabbis antérieurs, les belles prédications morales de sa seconde période aboutissent à une politique décisive. La loi sera abolie; c'est lui qui l'abolira. Le Messie est venu, c'est lui qui l'est, etc. — L'audace d'une telle conception, ajoute l'historien, ne doit pas nous surprendre. Jésus s'envisageait depuis longtemps avec Dieu sur le pied d'un fils avec son père. Ce qui chez d'autres serait un orgueil insupportable, ne doit pas chez lui être traité d'attentat. »

Et pourquoi, sophiste? Est-ce que le mensonge ne serait pas, ici comme toujours, une lâcheté? Si Jésus usurpe le titre de fils de Dieu, son attentat l'égale au dernier des fourbes et des fanatiques; est-ce que la logique a des secrets pour faire de l'attentat une vertu?

Ceci veut dire qu'il ne faudra voir dans les miracles de Jésus que des artifices légitimes de séduction. « Depuis longtemps Jésus s'était convaincu que les prophètes n'avaient écrit qu'en vue de lui. » C'en est assez! Jésus peut être trompeur à son aise, et, chose étrange! M. Renan le déclare en termes d'une naïveté imprévue : « Jésus dut donc choisir entre ces deux partis, ou renoncer à sa mission ou devenir thaumaturge. » Et vraiment je ne sais plus comment se pourraient ici contenir les explosions d'une âme droite et chrétienne; ce n'est plus du courroux, ni de la douleur, c'est du dégoût. Comment! sceptique, Jésus va devenir thaumaturge par un calcul et par un besoin de tromper les hommes? Vous le déclarez à votre cohue de lettrés applaudisseurs, et vous êtes assuré que leur enthousiasme ne deviendra pas aussitôt un éclat d'indignation et de colère! Quelle idée avez-vous donc de la sincérité des âmes dans le temps présent? Serait-ce que votre temps de progrès ne comporte l'idée ni de la vérité ni de l'honneur?

Au reste, la théorie de M. Renan sur la nature des miracles qui remplissent la vie de Jésus est indécise ; il est impatienté de tant de récits, et voici tout ce qu'il en sait dire :

« Il est impossible, dit-il, parmi les récits miraculeux dont les Évangiles renferment la fatigante énumération, de distinguer les miracles qui ont été prêtés à Jésus de ceux où il a consenti de jouer un rôle actif. Il est impossible surtout de savoir si les circonstances choquantes d'efforts, de frémissements, et autres traits sentant la jonglerie, sont bien historiques, ou s'ils sont le fruit de la croyance des rédacteurs fortement préoccupés de théurgie, et vivant, sous ce rapport, dans un monde analogue à celui des « spirites de nos jours ! » Il hésite particulièrement sur les miracles de guérison, et il a sur ce point des aperçus qui nous ramènent à sa théorie du *charme infini*. « Qui oserait dire que dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie ? Le plaisir de la voir guérit, elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain. »

La véracité des récits évangéliques n'est donc pas trop contestée ; c'est la nature singulière des événements qui *fatigue* le sceptique, et il fait des hypothèses pour s'en rendre compte. N'est-il donc pas loin de ses devanciers et de ses maîtres ? où est le génie des Celse ? où est l'effronterie des Diderot ? où est le rêve scientifique de Strauss ? Ce sont là de hardis incrédules ! ils ont été aussi importunés par les miracles, mais ils ne se sont pas amusés à faire des théories pour légitimer et glorifier la séduction et la jonglerie ! Ils ont nié les miracles, mais ils ont nié d'abord les Évangiles ; ils ont nié même Jésus ; ils ont tout nié, ils ont nié Dieu, ils ont nié l'histoire, ils ont nié l'humanité ; ceux-là n'avaient pas peur de la logique ! et ils ont pu se croire des esprits honnêtes à force d'être conséquents dans la folie et l'impiété. Mais garder l'Évangile pour en faire une fable ; garder Jésus pour en faire un halluciné, et de cet halluciné faire tantôt une *personne supérieure* dont *l'idée dirige indéfiniment les destinées de l'humanité*, tantôt une *personne exquise*, dont le *contact vaut les ressources de la pharmacie*, ce n'est

plus de la philosophie d'examen, c'est de la fantaisie de roman, ce n'est plus du doute, c'est de la mythologie.

Qu'un dernier exemple montre ce que M. Renan a su faire des récits de l'Évangile, en en faisant toute la base de ses rêveries.

Il y a là un grand drame, le plus grand de tous les drames, la passion de Jésus, miracle qui résume tous les autres ! M. Renan en a fait un drame de supplicié vulgaire, frappé justement par la loi de son pays. Qui ne sait les mystérieuses douleurs de la victime ? M. Renan en fait des douleurs de poésie imaginaire. « Se rappella-t-il les claires fontaines de la Galilée, où il aurait pu se rafraîchir, la vigne et le figuier sous lesquels il avait pu s'asseoir ? » Voilà ce qui reste dans cet esprit de romancier en regard des angoisses du jardin des Oliviers !

Et tout est profané, et même, au point de vue poétique, tout est désenchanté de la sorte. Il y a un moment terrible dans les récits évangéliques de ce drame : c'est lorsque la femme de Pilate s'en vient lui dire ses terreurs de la nuit. « Elle avait pu, dit le poëte, entrevoir le doux Galiléen de quelque fenêtre du palais donnant sur les cours du Temple. Peut-être le revit-elle en songe, et le sang de ce beau jeune homme, qui allait être versé, lui donna-t-il le cauchemar. »

Après cela, tout est dit ; et comment écouter le profanateur parlant de la croix et de son mystère ineffable ? Il faudrait donc, ce semble, clore ici ce douloureux examen du plus triste livre et du plus vain que ce siècle ait vu naître. Mais ce livre est de ceux qui accusent le temps présent, et il importe d'examiner si le temps présent vaut mieux que ceux qui travaillent à le corrompre.

J'achèverai par quelques lignes.

IV

CONCLUSION

Le livre de M. Renan est assez connu, je pense. Le suivre ligne à ligne eût été impossible et inutile à la fois; il a suffi de quelques textes pour le faire juger comme une œuvre de fantaisie, et il n'est rien de plus, en effet.

Peut-être quelques-uns attendaient qu'il fût ici jugé comme œuvre de critique; l'examen, à ce point de vue, manquait de base.

M. le professeur du Collége de France affecte, on le sait, de grands airs d'érudition; mais sa science est dans les mots, il ne sonde pas plus l'erreur que la vérité; une seule chose le distingue, c'est une certaine couleur de mignardise que les naïfs prennent pour de la grâce et les profonds pour de l'originalité.

Pour ce qui est de sa critique, ce n'est jamais que de l'hypothèse; il dit : *Peut-être!* Il dit : *Il est probable!* Et c'est avec ces formules partout répétées qu'il construit des chimères.

Strauss lui a fourni la plus grande partie de ses thèses, si ce n'est qu'il n'a pas eu la même intrépidité de négation sceptique relativement à la personne de Jésus.

Il lui fallait un Jésus romanesque, mais non pas un Jésus d'une réalité douteuse; dès que les Évangiles lui servaient de point de départ comme pièces historiques, tout son art devait être d'en faire le fond d'une fable digne de plaire à des frivoles qui trembleraient d'être des athées; et c'est pourquoi, dans l'appréciation de son œuvre, tout a dû se réduire à montrer, non ce qu'elle a de faux, mais ce qu'elle a d'imaginaire.

Le faux se discute, en effet, l'imaginaire fuit la controverse; c'est ce qui explique la différence de l'apologétique au temps où nous sommes, avec celle des temps sérieux.

Dès le seizième siècle, l'Allemagne avait donné des exemples de scepticisme effronté, que l'érudition de Strauss n'a point égalés. Ce pays de la *Science expérimentale de la nature*, comme parle M. Renan, avait eu dès lors un livre des *Trois imposteurs* (Moïse, Jésus-Christ, Mahomet), et l'Allemagne n'avait fait ensuite que se copier elle-même dans son livre plus moderne : *Du but de Jésus et de ses disciples.* Le temps présent n'a rien eu de neuf en fait de révolte et d'insulte contre Jésus-Christ, si ce n'est un appareil de pédantisme académique qui échappe au raisonnement plus aisément que la brutalité scolaire du syllogisme, sans avoir plus de valeur.

Or, ces sortes de livres ont pu être soumis à un examen formel et technique; la pensée y était abominable, mais précise, aujourd'hui, l'abominable subsiste, la précision a disparu.

M. Renan n'a l'air d'être un peu sérieusement paradoxal qu'au début de son livre, sur la question de la généalogie de Jésus; mais là même il ne fait que rajeunir de vieux sophismes; Bolingbroke, et bien avant lui l'apostat Julien, avaient tout dit, et quiconque a ouvert un livre élémentaire d'exégèse, sait que la puérilité de ces objections tombe devant la distinction des deux généalogies de saint Mathieu et de saint Luc, l'une se rapportant à Joseph, l'autre à Marie; M. Renan n'est pas inventeur, il n'est pas même imitateur, il est copiste.

Dans une autre question, celle de saint Jean-Baptiste, ce qu'il

prend pour de la nouveauté est de la fiction comme tout le reste. Il fait de Jésus et de Jean deux chefs d'école, deux maîtres un peu rivaux, *enthousiastes* l'un de l'autre, et finissant par *faire cause commune et s'appuyer réciproquement.* « Un tel fait surprend au premier coup d'œil dans Jean-Baptiste, dit le romancier... il semble qu'un caractère aussi roide, une sorte de Lamennais toujours irrité, devait être fort colère et ne souffrir ni rivalité ni demi-adhésion. » Faites de l'examen et de la controverse contre ces chimères d'analogie et d'hypothèse !

La partie du livre relative aux miracles n'offre pas plus de prise. M. Renan ne discute point les miracles ; il en omet le récit, et se borne cette fois à quelques vagues et monotones redites sur le *surnaturel*, ne dissimulant pas toutefois ce que la *légende*, comme il l'appelle, a d'inquiétant pour *sa science expérimentale de la nature*, mais l'expliquant par des mots de folie et de sortilége. Il dit : « Les quatre narrateurs de la vie de Jésus sont unanimes pour vanter ses miracles ; l'un d'eux, Marc, interprète de l'apôtre Pierre, insiste tellement sur ce point, que si l'on traçait le caractère du Christ uniquement d'après son évangile, on se le représenterait comme un exorciste en possession de charmes d'une rare efficacité, comme un sorcier très-puissant qui fait peur et dont on aime à se débarrasser. Nous admettrons donc sans hésiter que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie, ont tenu une grande place dans la vie de Jésus. Faut-il sacrifier à ce côté ingrat le côté sublime d'une telle vie ? Gardons-nous en. Un simple sorcier, à la manière de Simon le magicien, n'eût pas amené une révolution comme celle que Jésus a faite. »

Après quoi la question des miracles est assez éclairée ; qu'on n'en parle plus.

Il y a un miracle qui embrasse tous les miracles, c'est la résurrection de Jésus ; un docte anglais, Sherlock, en a fait toute la base de la démonstration évangélique ; M. Renan en fait une rêverie. « Le cri : « Il est ressuscité ! » courut, dit-il, parmi les disciples comme un éclair. Que s'était-il passé ? C'est en traitant de l'histoire des apôtres que nous aurons à examiner ce point et à rechercher l'origine des légendes relatives à la résur-

rection... Disons cependant que la forte imagination de Marie de Magdala joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour! Moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité! »

Encore une fois, comment discuter un scepticisme historique se formulant par des exclamations de mystique et d'inspiré! Le *scientifique* de M. Renan est de l'*imaginaire;* le saisir, c'est saisir des ombres.

Achevons! Aussi bien, c'est justement par ce caractère de fiction que ce livre va répondre à la défaillance des temps présents. C'est parce qu'il est futile qu'il va avoir du crédit sur les âmes déchues et sur les intelligences appauvries. On a dit que les nations ont les gouvernements qu'elles méritent; il en est ainsi des littératures. Une nation idiote n'aura pas de poëtes; frivole ou corrompue, elle n'aura que des romanciers et des histrions.

Qu'est-ce donc qu'on nous fait de la France, de la grande France, pour qui naissaient naturellement les grands esprits et les grandes œuvres? Sommes-nous loin, mon Dieu! de nos siècles lettrés et savants! Sommes-nous loin du temps splendide de Louis XIV! Et pourquoi ne pas le dire? Sommes-nous loin même des éblouissements de Napoléon. Cet homme, qu'on a trop grandi, avait du moins le sens moral de la société chrétienne, quoique altéré, qui l'avait nourri. Eût-il compris quelque chose à l'œuvre des démolisseurs présents du Christianisme? Qu'eût-il dit, si on lui eût fait pressentir une organisation systématique de barbarie au sein de la nation à qui il avait rendu ses autels? Car ici c'est plus qu'un livre d'exégèse que nous avons dans les mains; c'est le témoignage d'une entreprise applaudie contre la divinité de Jésus-Christ! Et s'il en est ainsi, que signifient ces autels rétablis? Que signifie ce culte public? Que signifie cette Église hiérarchique et ce corps de pasteurs et tout cet appareil de religion, là où l'objet de l'adoration n'est pas un Dieu, mais une idole? Non! Napoléon n'eût rien entendu à ce délire. Et la société publique des premières années de ce siècle ne l'eût pas compris davantage. Alors il survivait de tristes restes de l'impiété précédente, qui ne le sait? Mais aussi, avec quel éclat se souleva le génie national contre un ordre d'idées

philosophiques qui avait abouti aux saturnales sanglantes de l'athéisme? Les lettres alors sentirent le besoin de se rattacher à la foi, cette séve du génie, et la Restauration sembla envoyée par la Providence pour seconder cette renaissance des âmes et cette inspiration des œuvres.

Mais qu'est-ce qu'on nous fait aujourd'hui? Nous voyons un travail en sens inverse, tenté par tous les expédients qui peuvent avoir prise sur la société et sur les esprits, par les livres, par les théâtres, par les académies; l'applaudissement est acquis à ce qui corrompt; et comme la corruption est aisée, la médiocrité des œuvres est assurée de la popularité et de la gloire. Quels livres s'en iront attester un jour nos décadences! J'accuse le livre de M. Renan; mais il accuse tristement le temps pour qui il est écrit. M. Renan lui-même en fait l'aveu. Voici qu'à la fin, voulant donner la raison de la réussite de l'œuvre de Jésus, après qu'il a chassé Dieu d'un si grand événement, pour ne pas dire d'un si grand miracle, il l'explique par je ne sais quelle énergie de l'homme « aux époques où l'originalité de chacun avait pour se développer un champ plus libre. » Chimère encore assurément, et la plus vaine et la plus folle de toutes! « La foi, l'enthousiasme, la constance de la première génération chrétienne, dit-il, ne s'expliquent qu'en supposant à l'origine de tout le mouvement un homme de proportions colossales, » comme si les *proportions colossales* d'un homme étaient la raison possible d'une révolution consommée par trois siècles de martyres! Mais enfin le poëte, à « ces géants d'une époque héroïque, » oppose la débilité présente; « le souffle de Dieu était libre chez eux; chez nous, il est enchaîné par les liens de fer d'une société mesquine et condamnée à une irrémédiable médiocrité. » Soit! *les liens de fer enchaînent le souffle de Dieu!* mais la médiocrité de la société présente n'est pas moins avérée, et c'est pour cette société mesquine que se font des livres dignes d'elle, livres sans logique et sans méditation, livres d'une érudition menteuse et d'un style faux, œuvres frivoles mais célébrées, si elles chassent Jésus-Christ de nos autels, et dignes à ce titre de recevoir

les honneurs qu'une société différente décernait, il y a quarante ans, aux œuvres des Saint-Martin, des Rémusat et des Sacy.

C'est tout ce que je voulais dire, et c'est ce qu'attestera tristement la bruyante mais vaine renommée de M. Renan.

Et maintenant qu'une dernière parole de pitié tombe sur cette œuvre et sur cette âme !

Il y a quelque chose de désespéré et de fatal dans la résolution d'un homme qui entreprend d'arracher de l'humanité le Dieu qu'elle adore. La superstition idolâtrique eût appelé les expiations sur cet attentat ; la foi chrétienne y voit le signe d'une raison foudroyée, et elle n'a pour elle que de la douleur et des larmes.

Aussi, tandis que de vaillantes voix se lèvent contre l'impie, l'humble prière demande grâce pour l'insensé !

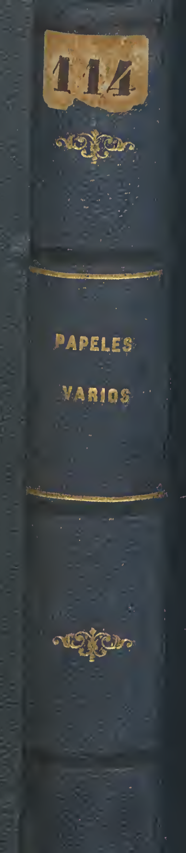
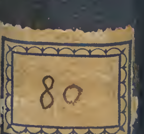
Et puisse la prière appeler du ciel un de ces rayons qui percent les ombres et dissipent les rêves !

C'est la prière, après le martyre, qui a été la force de la religion de Jésus-Christ ; c'est par elle que l'Église est éternellement assurée de triompher des tyrans, des sceptiques et des renégats.

FIN.




SEVILLA


114
PAPELES
VARIOS

80